



## Vocation et vision du monde au XIX<sup>e</sup> siècle le cas de Mgr Édouard-Charles Fabre (1839-1846)

François Alary

Volume 59, 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1006854ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1006854ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

### ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Alary, F. (1993). Vocation et vision du monde au XIX<sup>e</sup> siècle le cas de Mgr Édouard-Charles Fabre (1839-1846). *Études d'histoire religieuse*, 59, 43–64. <https://doi.org/10.7202/1006854ar>

## Vocation et vision du monde au XIX<sup>e</sup> siècle le cas de Mgr Édouard-Charles Fabre (1839-1846)<sup>1</sup>

François ALARY  
*Université du Québec à Trois-Rivières*

### Introduction

Dans son brillant ouvrage sur la vie des prêtres au XIX<sup>e</sup> siècle dans le diocèse de Belley, Philippe Boutry souligne la pauvreté des sources concernant l'idéal vocationnel et les motivations des sujets au sacerdoce<sup>2</sup>. Les historiens québécois sont aux prises avec le même problème: il nous reste très peu de témoignages des candidats canadiens au sacerdoce au XIX<sup>e</sup> siècle. Nous ignorons tout de l'état d'esprit de nos grandes figures ecclésiastiques au moment d'opter pour les ordres; de même nous échappent leur vision du monde et de la vie, élément à n'en pas douter primordial dans leur orientation.

En fait, les seules études valables sur la vocation et le recrutement sacerdotaux sont d'ordre statistique et quantitatif. Rarement trouve-t-on des portraits réels et précis de candidats au sacerdoce, et des études historiques sérieuses sur l'attraction et les motivations des futurs prêtres. Il m'a donc paru intéressant d'aller sonder plus profondément ce qui pouvait attirer les candidats vers la carrière ecclésiastique. Comment le candidat à la prêtrise au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle voyait-il le sacerdoce? Que représentait la vocation pour lui? De quelle façon cette vision sacerdotale pou-

---

<sup>1</sup> Le présent article est tiré de mon mémoire de maîtrise, réalisé sous la direction de M. Pierre Trépanier: *La vocation sacerdotale au Québec au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle: le cas de Mgr Édouard-Charles Fabre, premier archevêque de Montréal (1827-1896)*, thèse de M.A.(Histoire), Université de Montréal, juin 1991, 193 pp. La réalisation de ces recherches s'est faite grâce à l'appui financier du Fonds pour la formation de chercheurs et l'aide à la recherche du Québec (FCAR).

<sup>2</sup> (...) l'historien soucieux de restituer «de l'intérieur» les cheminements des enfances et des vocations des futurs clercs du diocèse de Belley ne dispose que de sources éparées, fragmentaires, le plus souvent indirectes (...). Philippe BOUTRY, *Prêtres et paroisses au pays du Curé d'Ars*, Paris, Cerf, 1986, p. 192.

vait-elle influencer son comportement, sa personnalité et sa vision du monde? Et comment le cheminement se faisait-il, de l'intuition d'un appel à la certitude d'une mission? Voilà le sujet du présent article, lequel portera sur un personnage en particulier, soit Mgr Édouard-Charles Fabre, troisième évêque de Montréal, qui présente un intérêt à plus d'un niveau.

Issu d'un milieu bourgeois aisé, Édouard-Charles Fabre n'est assurément pas entré en prêtrise pour une question de sécurité matérielle ni, à première vue, par désir d'ascension sociale. Fils d'Édouard-Raymond Fabre, libraire montréalais bien connu et fort engagé dans son milieu<sup>3</sup>, Édouard-Charles n'avait tout simplement pas le profil traditionnel du prêtre du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle: non seulement la bourgeoisie de ce temps avait-elle un préjugé plutôt défavorable à l'égard du clergé et envoyait-elle peu de ses fils dans ses rangs<sup>4</sup>, mais en plus le père du futur archevêque de Montréal affichait une foi pour le moins modérée et était contre l'idée de voir son fils embrasser la carrière ecclésiastique<sup>5</sup>. Pourtant, contre toute attente, le jeune Fabre choisira cette voie et y connaîtra une grande fortune: ordonné prêtre en 1850, il mourra, quarante-six ans plus tard, au sommet de la hiérarchie catholique montréalaise<sup>6</sup>.

En 1836, à l'âge de neuf ans, Fabre entre au collège de Saint-Hyacinthe pour y faire son cours classique. Il y demeurera jusqu'à son départ

---

<sup>3</sup> Édouard-Raymond Fabre était un des lieutenants de Papineau dans le parti patriote. Sur ce personnage fascinant voir la thèse de Jean-Louis ROY, *Édouard-Raymond Fabre, bourgeois patriote du Bas-Canada (1799-1854)*, thèse de Ph.D.(Histoire), Université McGill, 1971, 2 vols., 775 pp.

<sup>4</sup> Serge GAGNON et Louise LEBEL-GAGNON, «Le milieu d'origine du clergé québécois, 1775-1840: mythes et réalités», *Revue d'histoire de l'Amérique Française*, 37 (3), décembre 1983, p. 392.

<sup>5</sup> Jean-Louis ROY, *Édouard-Raymond Fabre*, pp. 53 ss.

<sup>6</sup> La carrière de Fabre nous intéresse peu ici. Contentons-nous d'en brosser un tableau concis: ordonné prêtre en 1850, il devient chanoine de la cathédrale de Montréal en 1856, coadjuteur de Mgr Bourget en 1873, évêque à la démission de celui-ci en 1876 et archevêque en 1886. Sur la carrière de Fabre, voir Jean-Pierre JOLIN, *Mgr Édouard-Charles Fabre et le diocèse de Montréal: la question d'un coadjuteur à l'évêque de Montréal (1872-1873) et la question de l'érection de Montréal en archevêché (1879-1887): aperçu des relations interépiscopales*, thèse de M.A.(Histoire), Université McGill, 1971, 86 pp.-34 pp.; et Pierre JETTÉ, *Le Journal Canada-Revue et Mgr Édouard-Charles Fabre (1890-1895)*, thèse de M.A.(Histoire), Université McGill, 1972, 144 pp.-74 pp.; de même que l'article de Brian YOUNG, «Fabre, Édouard-Charles», *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. XII, 1891-1900, Québec, PUL, 1990, pp. 326-331. On peut à la rigueur compter parmi les ouvrages portant en grande partie sur Mgr Fabre la thèse d'André LAVALLÉE, *La question universitaire (1878-1889), l'opposition Montréal-Québec, ultramontains-libéraux*, thèse de Ph.D.(Histoire), Université de Montréal, 1971, 259 pp.

pour la France en février 1843<sup>7</sup>, où il continuera ses études, puis entrera au séminaire sulpicien d'Issy-les-Moulineaux un an et demi plus tard. C'est à partir de ses lettres de jeunesse lors de ses études à Saint-Hyacinthe et en France, et de son journal personnel tenu au cours de son séjour parisien, que nous connaissons l'essentiel du cheminement de Fabre<sup>8</sup>. Étant donné la pauvreté des sources en ce domaine, ce riche matériel rend le témoignage des plus intéressants.

Gardons-nous, cependant, de manifester trop d'enthousiasme, car malgré une source exceptionnelle, l'étudiant bas-canadien nous donne relativement peu d'informations sur lui-même et sur son attirance pour la prêtrise. Édouard-Charles Fabre se livre difficilement dans ses lettres, malgré tout le débat personnel et familial qui entoure sa vocation; c'est plus par déduction et par intuition que nous devons établir la conception que se fait le personnage de la vocation sacerdotale<sup>9</sup>. Cette pauvreté des sources résulte, cela va sans dire, du silence et de la réserve qui caractérisent toute la personnalité du jeune Fabre. Lorsque celui-ci parle de la vocation, cela ne regarde toujours que son orientation professionnelle, il ne s'aventure pratiquement jamais sur le terrain de ses motivations profondes et de ses réflexions intimes. Presque nulle part il ne se confie sur la valeur intrinsèque de sa mission, sur la signification réelle de l'Appel qu'il perçoit. Tout son débat, toutes ses interrogations à ce sujet restent intérieurs. Devant un tel silence, on se trouve forcé de faire appel à l'extrapolation, à l'interprétation, lesquelles conservent évidemment toujours une part d'arbitraire. Aussi notre démarche se veut dirigée d'abord par la prudence et la remise en question. Ce qui, par contre, ne nous empêche pas de suivre des pistes sûres menant à la conception que pouvait se faire du monde et du sacerdoce un adolescent du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

A cet égard, dans un article sur la vocation sacerdotale et religieuse à l'époque moderne, Jean de Viguierie souligne l'importance de l'inquié-

---

<sup>7</sup> Il demeurera tout d'abord à Paris chez sa tante Julie Bossange, soeur de son père et épouse d'Hector Bossange, libraire parisien et ancien associé du libraire montréalais.

<sup>8</sup> Ces lettres de jeunesse, de même que le journal personnel de Mgr Fabre sont conservés aux Archives de la Chancellerie de l'Archevêché de Montréal (ACAM), dossier 902-002: *Mgr Fabre, lettres à sa famille, journaux, autres documents*. J'ai aussi glané plusieurs renseignements précieux dans les lettres qu'écrivait Édouard-Raymond Fabre à son fils, sa soeur ou son beau-frère, et dans son journal de voyage tenu au cours de son voyage à Paris avec Édouard-Charles en 1843; les lettres du libraire sont conservées aux Archives nationales du Québec, *Fonds Édouard-Raymond Fabre*, cahiers 1.

<sup>9</sup> Ma démarche ne tient évidemment aucunement compte de l'opinion émise par Fabre prêtre ou archevêque sur le sacerdoce et la vocation. Ma recherche repose essentiellement sur la vision vocationnelle de Fabre avant son entrée dans les ordres.

tude face au monde dans l'orientation des jeunes gens vers le sacerdoce et la vie religieuse, «car tout siècle (...) est inquiet<sup>10</sup>». A voir le nombre de jeunes Canadiens rejoindre les rangs du clergé et des communautés religieuses à partir du deuxième tiers du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>11</sup>, on peut se demander dans quelle proportion est-elle meublée par un quelconque sentiment d'appréhension et d'insécurité face au monde et à l'existence?

## I. Prédilections à la vocation

C'est en 1836, à l'âge de neuf ans et demi, qu'il entre au collège de Saint-Hyacinthe. Sa première lettre encore conservée est datée d'octobre 1839. Il n'a alors que douze ans et demi: c'est encore un enfant, à peine sur le seuil de l'adolescence. Il est évident qu'à cet âge sa réflexion sur le monde et sur sa propre existence s'avère très limitée, et cela vaut pour toute la période mascoutaine. Tout au plus distingue-t-on dans ses écrits des indices de ses préoccupations et des traits de personnalité qui se préciseront plus tard. Cependant, déjà au collège de Saint-Hyacinthe se remarque chez Édouard-Charles une attitude générale toute faite de retenue et de piété, traits de caractère reconnus pour être ceux des futurs prêtres<sup>12</sup>, de même qu'un attachement prononcé pour tout ce qui a trait à la vie religieuse et spirituelle. Entre autres, il accorde une très grande importance aux anniversaires des événements religieux qui ont ponctué sa courte vie. Aussi, il note à chaque année, soit dans ses lettres, soit dans son journal personnel, l'anniversaire de sa première communion accomplie le 1<sup>er</sup> novembre 1837, à l'âge de dix ans. Et cette coutume se

---

<sup>10</sup> Jean DE VIGUERIE, «La vocation sacerdotale et religieuse aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. La théorie et la réalité», *La vocation religieuse et sacerdotale en France (XVII-XIX<sup>e</sup> siècles)*, Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1979, pp. 27-28.

<sup>11</sup> Voir à ce sujet l'article de Louis-Edmond HAMELIN, «Évolution numérique séculaire du clergé catholique dans le Québec», *Recherches sociographiques*, 2, 2, 1961, pp. 189-242; de même que l'ouvrage de Bernard DENAULT et Benoît LÉVESQUE, *Éléments pour une sociologie des communautés religieuses au Québec*, Sherbrooke/Montréal, Université de Sherbrooke/Presses de l'Université de Montréal, 1975, 220 pp.

<sup>12</sup> Philippe BOUTRY, *Prêtres et paroisses*, pp. 195-198. (...) le futur clerc est remarqué par son entourage pour sa «douceur», sa «tendresse», parfois par sa «fragilité» et une «piété» qui s'exprime par des jeux enfantins déjà «sacerdotaux», *ibid.*, p. 195. Notons que les premiers biographes de Mgr Fabre rapportent semblables dispositions de sa part: «Mgr Fabre donna, dès son bas âge, les preuves d'un excellent caractère et des dispositions les plus naturelles pour le sacerdoce. Sa vocation s'affirmait par un goût tout particulier pour les cérémonies religieuses; il n'y avait pas d'enfant de chœur plus docile et plus habile; l'un de ses amusements favoris était de faire des chapelles et de dire sa messe. Ses meilleurs amis étaient ceux qui se prêtaient les plus volontiers à l'exercice de son ministère, et se résignaient à chanter avec lui messe, vêpres et cantiques». Cf. Laurent-Olivier DAVID, *Biographies et portraits*, Montréal, Beauchemin-Valois, 1876, p. 234.

continue jusqu'à Paris: «Il y a six ans le jour de la Toussaint que j'ai fait ma première communion», écrit-il en 1843<sup>13</sup>. De même, reprendra-t-il plus tard cette habitude avec les autres faits religieux importants de sa vie, comme l'anniversaire de sa tonsure par exemple. Dans le même ordre d'idées, les fêtes des saints patrons de ses parents constituent des journées spéciales pour lui:

C'est aujourd'hui la Saint-Édouard, je suppose que vous avez pensé à moi, et moi j'ai pensé à vous, j'ai eu le bonheur de communier ce matin<sup>14</sup>.

Ainsi, dès l'âge de douze ans, au delà des questions plus pratiques de son rang dans la classe, de ses relations avec ses amis de collège et de ses besoins matériels, ses lettres laissent percer ses préoccupations religieuses, qui, pour l'instant, n'ont rien d'existentielles ou de hautement spirituelles, mais qui révèlent néanmoins un enfant pieux et attaché à tout ce qui fait référence au culte catholique. Les exemples sont nombreux de ce souci de la chose religieuse. C'est ainsi qu'il note ses participations à l'Eucharistie: «J'ai eu le bonheur de recevoir la Sainte Communion ce matin<sup>15</sup>». De même, annonce-t-il à ses parents sa récente confirmation par Mgr de Montréal en 1840<sup>16</sup>.

Tout événement à saveur religieuse prend une grande importance, même s'il ne le concerne pas personnellement, et fait l'objet d'un commentaire à ses parents. Le 11 juin 1840, il annonce à ceux-ci:

Il y a un jeune écolier nommé Perry qui s'est converti et qui a fait sa première communion le jour de l'Assomption<sup>17</sup>.

Événement considérable, s'il en fut, pour un enfant de treize ans aussi porté sur la foi que l'est Édouard-Charles, lequel doit sûrement s'émerveiller de l'action bienfaisante de la Grâce sur un de ses confrères. D'ailleurs, même des faits plus anodins bénéficient d'une attention particulière de sa part. Ainsi parle-t-il à sa mère des neuvaines et retraites auxquelles il participe ou compte participer au collège: «Dites à maman que je me propose de commencer ma Neuvaine Samedi pro-

---

<sup>13</sup> Édouard-Charles à sa mère, le 28 octobre 1843. Et un an plus tard: «Il y a aujourd'hui sept ans que j'ai fait ma première communion»; Édouard-Charles à sa mère, le 13 novembre 1844. Jean de Viguerie affirme que nombreuses sont les vocations nées à l'occasion de la première communion. Serait-ce le cas pour Édouard-Charles? Cf. Jean DE VIGUERIE, *La vocation*, p. 36.

<sup>14</sup> Édouard-Charles à son père, le 13 octobre 1840.

<sup>15</sup> Édouard-Charles à son père, le 13 septembre 1840. Voir aussi la citation précédente.

<sup>16</sup> Édouard-Charles à son père, le 15 juillet 1840.

<sup>17</sup> Édouard-Charles à sa mère, le 11 juin 1840. Il s'agit du jeune Édouard Perry. Il mourra quelques semaines plus tard.

chain», ou encore «Nous avons fait notre retraite la semaine passée<sup>18</sup>». De même:

Mgr est parti ce matin, il était ici depuis une dizaine de jours. Il nous a fait faire une retraite samedi et dimanche, il a confirmé plusieurs écoliers et le soir il a établi l'office de l'Archiconfrérie, dont je me suis fait recevoir<sup>19</sup>.

Naturellement, les fonctions religieuses qu'il remplit au collège revêtent pour lui une grande signification et il ne néglige pas d'en parler à ses parents. Il leur annonce donc ses promotions comme servant de messe, troisième sacristain ou thuriféraire<sup>20</sup>, ce dont il semble très fier. Dans le même courant se place son intérêt pour les confréries, auxquelles il adhère d'ailleurs, telles la Confrérie de Notre-Dame Auxiliatrice<sup>21</sup>, à l'âge de treize ans, et l'Archiconfrérie<sup>22</sup> à quatorze ans.

Ses propos ne sont pas uniquement d'ordre religieux, loin de là, mais à peu près chaque lettre comporte une section ayant trait aux affaires de la foi. L'enfant n'est cependant pas encore le dévot qu'il deviendra, et son esprit n'est pas déjà, à Saint-Hyacinthe, obsédé par la religion et le clergé catholiques, comme il le sera plus tard, c'est-à-dire à Paris. Édouard-Charles demeure, à cette époque, un enfant sans doute assez ordinaire; plus sérieux que les autres peut-être, d'après les dires mêmes de son père<sup>23</sup>; à n'en pas douter, plus pieux que ses condisciples, mais tout de même un enfant comme les autres, confronté aux mêmes défis de son âge, à savoir les relations avec ses amis de collèges et les membres de sa famille, la réussite de ses études, ses transformations physiques<sup>24</sup>, bref, les préoccupations propres à l'entrée dans l'adolescence. Édouard-Charles n'est sans doute pas exceptionnel, tout au plus manifeste-t-il un intérêt très prononcé pour la religion, ce qui devait se voir, on l'imagine, chez plus d'un élève à l'époque.

En effet, il nous faut avoir à l'esprit que les commentaires de sa correspondance sur les choses de la religion reflètent en grande partie l'atmosphère qu'on retrouve dans les collèges classiques du XIX<sup>e</sup> siècle. Il

---

<sup>18</sup> Respectivement Édouard-Charles à son père les 13 septembre 1840 et 2 novembre 1841.

<sup>19</sup> Édouard-Charles à sa mère, le 23 février 1842.

<sup>20</sup> Respectivement lettres d'Édouard-Charles à ses parents, le 13 octobre 1840 et 2 janvier 1842, et à sa soeur, le 30 mai 1842.

<sup>21</sup> «J'ai été reçu dans la Confrérie de Notre-Dame Auxiliatrice le jour de l'Annonciation». Édouard-Charles à son père, le 29 avril 1840.

<sup>22</sup> Édouard-Charles à sa mère, le 23 février 1842.

<sup>23</sup> «(...) Hector (...) il est comme son frère aîné, tranquille dans un coin». Édouard-Raymond à Édouard-Charles, le 12 novembre 1845.

<sup>24</sup> Il fait part à ses parents du fait que sa barbe pousse. Édouard-Charles à son père, le 15 juin 1841.

n'est pas étonnant de trouver dans les lettres d'un collégien de cette époque des références aux activités religieuses du collège lorsqu'on sait que la vie dans ces établissements se passait avant tout à l'ombre de la religion et que ceux-ci se voulaient de véritables incubateurs propices à l'éclosion de la foi et de la vocation. L'univers du collège de Saint-Hyacinthe, comme de tous les autres collèges classiques d'ailleurs dans les années 40 du XIX<sup>e</sup> siècle, s'avère presque strictement religieux, protégé qu'il est des influences néfastes de la société laïque<sup>25</sup>. En d'autres termes, le quotidien de ces enfants, c'est la religion. Pratiquement hors du siècle, il est tout à fait naturel de les voir rapporter à leurs proches les manifestations de cette religion qui compose leur environnement familial et leur référence constante.

En ce sens donc, Édouard-Charles Fabre ne se détache pas véritablement, du moins pas encore, du reste de ses confrères<sup>26</sup>. Pourtant, ce souci pour tout aspect religieux de la vie s'exprime chez lui, même hors du monde du collège, comme en témoigne, par exemple, ce mot à propos d'une de ses petites soeurs, morte après avoir vécu seulement deux heures:

Vous me dites que j'ai eu une petite soeur pendant deux heures seulement, ayez la bonté de me dire qui est-ce qui l'a ondoyé, je suis très content que Dieu l'ait prise si jeune, cela fera un ange de plus dans la famille<sup>27</sup>.

On ne sait pourquoi, mais le collégien attache beaucoup d'importance à savoir qui a ondoyé l'enfant: dans la lettre suivante il revient sur cette question<sup>28</sup>. Rien sur l'état de sa mère, aucune tristesse apparente face à ce tragique événement. Tout ce qui importe pour lui, c'est l'âme de l'enfant, donc le côté spirituel de l'existence. Le reste, c'est-à-dire la vie, semble n'être que détail. On peut même penser que l'étudiant de Saint-Hyacinthe envie cette âme pure qui a eu la chance d'éviter le séjour ici-bas et les terribles tentations qui en sont le lot.

La période mascoutaine de Fabre nous révèle donc un enfant fortement porté sur les choses de la religion et enclin à suivre avec grande attention l'enseignement dispensé par le personnel clérical du collège.

---

<sup>25</sup> «Il [le collège] existait pour préparer des prêtres et baignait littéralement dans une atmosphère religieuse, ou la sollicitation était permanente, voire même contraignante.» Cf. Claude GALARNEAU, «Le recrutement sacerdotal et religieux au Québec: pistes de recherche», *SCHEC Sessions d'étude*, 50 (1983), p. 154.

<sup>26</sup> Il est évident qu'une étude comparative à l'aide de la correspondance ou des journaux intimes d'autres sujets s'avèreraient précieuse, afin de confirmer de telles hypothèses, et nous fournirait des renseignements intéressants à propos de l'impact réel des collèges classiques sur le caractère des écoliers.

<sup>27</sup> Édouard-Charles à son père, le 20 mai 1840.

<sup>28</sup> Édouard-Charles à sa mère, le 11 juin 1840.



Dès cette époque, c'est-à-dire entre douze et quinze ans, s'il n'a pas encore une idée claire de sa vocation, Fabre s'insère parfaitement dans le moule du futur prêtre et acquiert déjà une façon d'aborder le monde très imprégnée de religion et de sacralité.

## II. Ferveur et dévotions

Mais c'est à partir de son séjour parisien (1843-1846) que cette allégeance totale d'Édouard-Charles au milieu ecclésiastique et à la pensée cléricale se manifeste dans toute son ampleur. C'est lors de son exil en France que se fera cette coalescence complète entre sa manière de penser et de concevoir le monde et celle du clergé canadien-français. C'est dans la Ville lumière que s'affichera sa véritable personnalité, et qu'il affirmera de façon claire et évidente son détachement, voire sa répulsion, pour les aspects profanes de l'existence. C'est également lors de cette période que se fera jour chez Fabre une certaine inquiétude face au monde et à l'existence, une insécurité propre à expliquer son obsession du religieux déjà naissante lors de ses études à Saint-Hyacinthe.

Entre les lettres mascoutaines et celles de Paris, le fossé est par ailleurs considérable et témoigne par le fait même de l'évolution certaine qu'a connue le jeune homme au cours de sa dernière année au Canada. Les détails de ce cheminement effectué durant cet ultime séjour sur la rive sud du Saint-Laurent nous échappent, malheureusement, à cause d'un vide dans sa correspondance<sup>29</sup>.

L'époque parisienne de l'adolescent canadien offre alors une vision différente du personnage. On le retrouve vieilli, plus sûr de lui-même, malgré les hésitations propres à son âge. Ses traits de caractère et sa personnalité se sont affirmés, se sont raffermis. Ce qui s'avère tout à fait normal: en juillet 42, date de la dernière lettre de Saint-Hyacinthe, il n'a que quinze ans. On le sent encore plus près de l'enfance que de l'âge adulte. A la reprise de la correspondance, en juin 43, il est dans sa dix-

---

<sup>29</sup> Sa dernière lettre connue de Saint-Hyacinthe date du 8 juillet 1842, c'est-à-dire quelques jours avant les vacances estivales. La lettre suivante (dont l'existence est connue) provient de Paris et est datée du 29 juin 1843, alors qu'il se retrouve seul dans la grande ville française, son père l'ayant quitté quelque deux semaines plus tôt pour retourner au Canada. De sa dernière année de collège, on ne sait rien de précis, si ce n'est qu'il quitte celui-ci en janvier 1843, donc bien avant la fin de l'année académique, afin de préparer son départ vers l'Europe; de ces derniers mois à Saint-Hyacinthe, on suppose seulement qu'ils ont été fort déterminants pour lui. N'écrit-il pas en effet à Mgr Bourget en 1844: «J'avais laissé St-Hyacinthe dans l'espoir de devenir un jour membre du clergé, et le séjour de Paris n'a fait que l'augmenter»; Lettre d'Édouard-Charles à Mgr Bourget, le 29 juillet 1844. ACAM, Dossier 902-004: *Mgr Fabre: ses nominations et autres*, document 844-7.

septième année, un âge propice à la maturité et au mûrissement de l'esprit.

De plus, à Saint-Hyacinthe, le fils du libraire montréalais évoluait dans la sécurité d'un monde connu où l'encadrement strict permettait une vie simple et sans surprise, tout étant toujours prévu et contrôlé par le personnel ecclésiastique. A Paris, le contexte diffère sensiblement. Ici, c'est l'inconnu. Il arrive dans une ville aux dimensions gigantesques où tout est démesuré: la population, la circulation, les loisirs, les dangers moraux. Il est certain qu'à côté de Montréal, le point de référence se rapprochant le plus pour le jeune homme de la capitale française, cette dernière offre un spectacle excessif à tous les points de vue.

Dans ce nouvel environnement, malgré la présence et l'affection de sa tante Julie, le jeune homme se retrouve plutôt isolé. Le jeune Canadien français doit donc faire face à un monde nouveau et s'y débrouiller pratiquement seul. Il loue d'ailleurs une chambre hors de la demeure de sa tante chez laquelle il semble cependant encore aller prendre ses repas<sup>30</sup>. Par conséquent, la gamme de ses responsabilités se trouve multipliée par cette nouvelle vie. Édouard-Charles parle d'argent dans ses lettres parisiennes, ce qu'il ne faisait pas à Saint-Hyacinthe. C'est maintenant lui qui doit gérer sa propre existence. On imagine bien qu'un tel saut dans la vie développe le sens des responsabilités et mûrit son homme. D'où, en partie, le changement qui se fait chez Édouard-Charles Fabre et qu'on relève dans ses lettres.

Ce changement s'exprime entre autres par le fait que désormais son imaginaire ne fait pratiquement plus référence qu'à des faits religieux, ce qui est paradoxal, mais révélateur: au moment où il plonge dans le monde réel, dans la vie du siècle, son esprit se ferme à celui-ci et se réfugie dans la supra-réalité de l'univers spirituel. Reflet d'un malaise, de la crainte d'un monde rempli de dangers? Possiblement. Édouard-Charles parle bien à ses parents de la vie parisienne, de la famille de sa tante et de ses proches au Canada, mais les faits religieux prennent maintenant la première place dans ses écrits. Ceux-ci son régulièrement ponctués de notations sur des événements religieux ou des personnes pieuses.

Son journal est le témoin privilégié de l'expression de cette grande ferveur. Il y consigne tous ses gestes de dévotion, comme ses présences aux offices religieux. A cet égard, il ne se contente pas de la seule célébration dominicale: en mai 1844, on le voit assister au sacrifice eucharistique à au moins dix reprises: il est à la grand-messe les 5, 12, 16, 19

---

<sup>30</sup> Édouard-Charles à son père, le 29 février 1844. Il loge au second du 9, rue Vanneau.

et 26, c'est-à-dire tous les dimanches du mois et lors de la fête de l'Ascension le 16; en outre, il assiste à une basse messe les 9, 23, 27, 28 et 29<sup>31</sup>. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il fait preuve d'une assiduité certaine à participer aux cérémonies religieuses<sup>32</sup>. Parfois, le dimanche il va à la basse messe, puis à la grand-messe, il va ensuite écouter la prédication, pour terminer enfin par les vêpres. Sans compter que dans plusieurs des offices religieux qu'il entend, il sert d'acolyte pour le célébrant, ce dernier étant souvent de ses connaissances. Cette fonction de servant de messe est, elle aussi, scrupuleusement inscrite dans son journal intime. Il en va de même de ses participations à la sainte communion. A ce propos, il écrit à sa mère:

Mon confesseur me permet de communier deux fois dans la même semaine, j'ai communifié lundi dernier et ce matin, sans retourner à confesse<sup>33</sup>.

C'est avec joie qu'il lui annonce cette grande nouvelle. On sent qu'à ses yeux une étape décisive a été franchie dans son cheminement spirituel. De même, le sacrement de pénitence fait l'objet d'une grande ferveur de sa part: à l'instar de ses communions, ses présences au confessionnal sont consciencieusement notées dans son journal. C'est tous les quinze jours qu'il doit aller voir son confesseur, lequel lui sert à la fois de directeur de conscience<sup>34</sup>.

La personnalité et l'évolution d'Édouard-Charles vers le sacerdoce s'inscrivent également dans la société qu'il fréquente. Ses seuls véritables relations sont composées d'ecclésiastiques ou de séminaristes. Dans ses lettres, les personnages qui reviennent le plus souvent sont sans contredit les membres ou futurs membres du clergé. Ses fréquentations se résument, et ce, très tôt lors de son séjour à Paris, à Joseph-Sabin Raymond, son ancien professeur à Saint-Hyacinthe, qu'il ne quitte pas d'une semelle tant qu'il est à Paris<sup>35</sup>, à M. Joiron dont il sert la messe, aux autres ecclésiastiques canadiens en visite dans la Ville lumière, et à des étudiants du séminaire sulpicien d'Issy-les-Moulineaux. Concernant deux de ces derniers, Williams et Vernek, il dit: «(...) ce sont les deux

---

<sup>31</sup> Journal intime contenu dans la lettre de sa mère du 15 mai 1844 et celle à son père du 31 mai 1844.

<sup>32</sup> Trait qui le caractérisera sa vie durant: «Surtout et par-dessus tout, Mgr Fabre était très ecclésiastique. Aux exercices pieux de sa maison épiscopale, comme aux offices de la pro-cathédrale, il était toujours le premier rendu». C'est ce qu'en dit un clerc l'ayant bien connu au temps de son épiscopat, l'abbé Élie J. Auclair.

<sup>33</sup> Édouard-Charles à sa mère, le 28 octobre 1843.

<sup>34</sup> Édouard-Charles à sa mère, le 11 septembre 1843.

<sup>35</sup> Le professeur de Saint-Hyacinthe est en Europe de novembre 1842 à octobre 1843. Cf. Robert SYLVAIN, «Le premier disciple canadien de Montalembert: l'abbé Joseph-Sabin Raymond», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 17, 1963-1964.

seuls amis que j'aie parmi les jeunes gens, je préfère en avoir peu et les avoir bons<sup>36</sup>». Ce commentaire cadre parfaitement avec la personnalité du futur prêtre, pour lequel l'amitié est avant tout affaire de manière de penser et de principes communs.

Car à part les ecclésiastiques et séminaristes, ses fréquentations se résument à bien peu de gens. De même ses amitiés. Ainsi, il déteste son oncle, chez lequel il habite plusieurs mois, et s'arrange autant que possible pour l'éviter. S'il aime sa tante et s'entend relativement bien avec elle, c'est sûrement plus parce qu'elle est la soeur de son père que par véritable affinité.

La seule relation d'amitié certaine et stable qu'il entretient, en dehors du monde des clercs, c'est avec sa cousine Maria. Elle semble être l'unique personnage féminin à avoir réellement joué un rôle dans la jeunesse d'Édouard-Charles, exception faite de sa mère et de sa soeur. On sait fort peu de choses sur Maria, si ce n'est sa grande dévotion. En effet, Maria, du moins d'après le portrait fort rudimentaire qu'en fait Édouard-Charles, se présente comme une jeune fille calme et rangée, de bonne éducation, et surtout très attachée aux choses de la religion. Exactement comme son cousin. Lorsqu'il va à la messe, c'est souvent avec sa cousine<sup>37</sup>. Elle ne semble pas y aller aussi fréquemment que lui, mais c'est de loin la plus fervente de sa famille. D'ailleurs, le jeune Canadien ne cache pas son admiration pour elle: «Maria est toujours bonne fille, elle est assez dévote<sup>38</sup>». Rien d'autre sur elle. Le seul aspect de la personnalité de Maria qui frappe le futur séminariste, c'est sa piété.

### III. Isolement du monde pervers

Le trait est révélateur des préoccupations et des intérêts du jeune homme. Car mise à part sa cousine et quelques clercs, le jeune Canadien ne fréquente qu'un minimum de gens. L'amour de la solitude constitue un des traits dominants de sa personnalité. Édouard-Charles n'aime pas beaucoup côtoyer de nombreuses personnes. C'est un être renfermé, replié sur lui-même. Ce repli sur soi se devine dans les propos mêmes du jeune homme, lequel se tient toujours à part des autres: lorsqu'il y a une visite chez les Bossange et que les jeunes jouent au jardin, Édouard-Charles reste observateur et ne se mêle aucunement aux divertissements de ceux de son âge<sup>39</sup>.

---

<sup>36</sup> Édouard-Charles à son père, le 30 janvier 1844.

<sup>37</sup> Voir par exemple, Édouard-Charles à son père, le 13 octobre 1843, journal.

<sup>38</sup> Édouard-Charles à son père, le 29 août 1843.

<sup>39</sup> Édouard-Charles à son père, le 30 juillet 1843.

D'ailleurs, il le dit lui-même, il n'est pas comme les autres, ou plutôt les autres ne sont pas comme lui. Il préfère l'isolement, la solitude:

Il n'est pas question d'aller à la campagne cette année, pour ma part, j'avoue que je suis très content, parce que je n'aime pas plus la campagne dans les environs que je n'aimais aller à Varennes quand j'étais à Montréal. Et même c'est encore plus ennuyeux pour moi dans les environs de Paris qu'à Montréal parce que les jeunes gens que je [peux] rencontrer dans ces endroits-là sont toujours des personnes qui ne pensent pas comme moi et alors je suis obligé de faire bande à part, ce que j'aime bien mieux à la ville<sup>40</sup>.

Ce n'est pas d'être isolé qui lui fait peur, c'est d'être confiné à la campagne où les activités sont plus limitées pour un solitaire.

En fait, plus que l'isolement, ce que recherche le jeune séminariste, c'est éviter les gens qui sont différents de lui, ceux qui pensent et agissent selon d'autres critères. C'est qu'il n'entretient pas de bonnes relations avec les gens qui ne partagent pas sa vision des choses. Son oncle par exemple:

Il ne me parle presque pas, c'est beaucoup mieux pour moi, comme nos principes ne sont pas les mêmes nous ne serions jamais d'accord, ce serait très ennuyeux. Il ne m'a rien dit de ce que j'allais prendre la soutane, au contraire il parle encore moins qu'auparavant de tout ce qui concerne les prêtres<sup>41</sup>.

Le même phénomène illustre ses relations avec les Canadiens vivant à Paris, leur mode de vie lui apparaît trop opposé au sien pour qu'il puisse les côtoyer:

Quant aux Canadiens qui sont à Paris, je les vois de temps en temps, mais je ne puis les appeler amis attendus [sic] que mes principes et mes habitudes ne sont pas du tout les mêmes<sup>42</sup>.

Cet éloignement face à ses compatriotes laïques s'exprime particulièrement au niveau des principes et des moeurs:

A l'article Dubois, tu me demandes des détails sur la fuite et le retour de ce Monsieur, il vivait depuis longtemps, me dit-on, avec une femme près du jardin des Plantes (malheureusement presque tous les Canadiens qui viennent à Paris en font autant ou du moins en fréquentent tel que Peltier, Lévêque, Vallée, Boyer, Boucherville, Roland et plusieurs autres qui étaient à Paris avant moi, et comme les Parisiens sont souvent très légers dans leurs jugements, ils veulent juger les Canadiens d'après des échantillons semblables) (...) <sup>43</sup>.

Le concubinage de ses compatriotes provoque chez lui une réaction des plus négatives, si bien qu'il évite ce genre de société.

---

<sup>40</sup> Édouard-Charles à son père, le 29 juin 1845.

<sup>41</sup> Édouard-Charles à son père, le 30 août 1844.

<sup>42</sup> Édouard-Charles à ses parents, le 29 novembre 1843.

<sup>43</sup> Édouard-Charles à son père, le 29 février 1844.

En fait, on constate chez le jeune homme un désir de fuir le monde, une crainte de la société, au point qu'on demeure surpris de le voir choisir la vie de prêtre séculier plutôt que la vie monastique, laquelle répondrait sans doute bien plus adéquatement à ses attentes de pureté et d'isolement. Édouard-Charles semble désirer vivre hors du monde qui l'entoure. Il reste constamment en marge de la vie courante et rejette les plaisirs qu'affectionne le parisien du XIX<sup>e</sup> siècle.

Par exemple, il déteste danser, et il en parle toujours à ses parents comme s'il s'agissait d'une corvée: «(...) j'ai été obligé de danser plusieurs fois», note-t-il à propos d'une soirée passée chez sa cousine Adèle<sup>44</sup>. Mais encore plus révélateur: «J'ai encore été obligé de danser malgré la demie-carême<sup>45</sup>». On voit déjà l'ombre du scrupule apparaître, et surtout à quel point Édouard-Charles partage les conceptions cléricales du XIX<sup>e</sup> siècle: vers les mêmes années, dans une petite paroisse du centre de la France, le curé Jean-Marie Vianney «(...) refuse pendant plusieurs années l'absolution aux jeunes personnes d'Ars qui s'obstinent à se damner en allant danser (...)»<sup>46</sup>.

Mais la plaie de la société, le pire vice de la vie parisienne, à ses yeux, c'est incontestablement le théâtre. En novembre 1843, il écrit à ses parents à ce sujet: «Je suis allé au théâtre une fois depuis que mon père est parti, et c'est parce qu'il n'y avait personne pour mener ma tante et les enfants<sup>47</sup>.» Puis à sa mère en juin 1844: «J'ai été dans six ou sept théâtres, loin d'y avoir pris goût, j'ai vu qu'il était du devoir de tout catholique de ne jamais y aller<sup>48</sup>.» Ce qu'il met en pratique d'ailleurs. A partir de ce moment, il ne pénètre plus dans ces lieux de perdition, et se contente de conduire sa tante et sa cousine «à la porte de l'opéra commique<sup>49</sup>».

Bien plus que le théâtre, c'est toute la vie mondaine qu'il rejette. Son père l'avait envoyé à Paris pour qu'il devienne un parfait homme du monde<sup>50</sup>, il l'avait donc initié à tout ce qui fait les charmes de la vie moderne afin de lui donner le goût de la haute société. On les a vus aller

---

<sup>44</sup> Édouard-Charles à sa mère, le 30 mars 1844.

<sup>45</sup> Ibidem

<sup>46</sup> Philippe BOUTRY, *Prêtres et paroisses*, p. 387.

<sup>47</sup> Édouard-Charles à son père, le 29 novembre 1843.

<sup>48</sup> Gérard PARIZEAU, *La chronique des Fabres*, p. 41. M. Parizeau commente ainsi: «On aurait aimé savoir ce qu'il avait vu au théâtre pour justifier son jugement.» Commentaire curieux, car dans sa correspondance de jeunesse l'archevêque de Montréal nomme une bonne dizaine de titres de pièces qu'il a vu lors de son séjour à Paris: entre autres, *Le Tartuffe*, *Le malade imaginaire*, *Andromaque*, *Le Bourru bienfaisant*, *La veille du mariage*, *Pierre le Millionnaire*, *Les gants jaunes*, *Le Major Cravachon*, *Carlo et Carlin*, *La Polka*.

aux bains, au théâtre; le père a payé à son fils les meilleurs professeurs privés; il lui a fait prendre des cours de natation, de maniement d'armes, etc... C'est tout cela qu'Édouard-Charles abandonne. Non seulement il réprouve les aspects frivoles de la vie bourgeoise (le concubinage, la danse, le théâtre), mais il refuse tout simplement les bénéfices liés à cet état. Ainsi, tout ce qui aurait contribué à en faire un jeune homme à la mode, il n'en veut pas: il donne congé à son maître d'arme, il laisse tomber les leçons de natation, et ainsi de suite.

Finalement, c'est toute la vie du siècle qu'il repousse avec dédain. Toute la vie dans le siècle devrait-on dire. Il n'y a qu'à voir sa réaction devant la suggestion de son père d'envoyer son frère Hector au Collège de l'Assomption. C'est avec véhémence qu'il s'y oppose arguant en premier lieu que cet établissement ne protège pas suffisamment les jeunes âmes en les envoyant prendre leurs repas à l'extérieur:

Quant à la méthode de prendre ses repas dans le village, ça existait depuis deux années à St-Hyacinthe quand je suis parti, et je trouve que c'est plutôt un mal qu'un bien, il est vrai qu'on est mieux nourri, mais ça a ses inconvénients, et si tu m'avais donné à choisir quand j'étais à St-Hyacinthe, j'aurais certainement préféré prendre mes repas au collège<sup>51</sup>.

Toute sa philosophie de la vie est contenue, à son insu, dans ces quelques lignes. Bien au-delà du simple fait de préférer manger au collège, c'est un plaidoyer en faveur du rejet total de tout plaisir autre que spirituel que fait Édouard-Charles. Même, à une meilleure alimentation, il préfère la sécurité monotone du milieu ecclésiastique et l'ascétisme un peu morne du collège. Qui sait quels dangers peuvent guetter l'âme sans défense d'un enfant dans le monde profane, même à Saint-Hyacinthe<sup>52</sup>? Hors du collège (entendre de l'Église), point de salut.

---

<sup>49</sup> Édouard-Charles à son père, le 15 octobre 1844. C'est Édouard-Charles lui-même qui souligne. Son attitude vis-à-vis de l'institution théâtrale est typique du clergé canadien: à partir de 1859, l'Église canadienne condamne les troupes étrangères qui présentent des spectacles dont les sujets conviennent mal à un auditoire catholique. Cf. Philippe SYLVAIN et Nive VOISINE, *Histoire du catholicisme québécois, vol. II: Réveil et consolidation, T. 2: 1840-1898*, Montréal, Boréal, 1991, p. 415.

<sup>50</sup> «(...) lorsque tu reviendras, tes amis ici seront bien exigeants, si tu n'es pas un parfait lion, un jeune homme comme il faut en fait de tenue (...)» Édouard-Raymond Fabre à Édouard-Charles, le 11 novembre 1843.

<sup>51</sup> Édouard-Charles à son père, le 26 février 1845.

<sup>52</sup> La même philosophie préside à l'éducation de Mgr Laflèche: «Au séminaire, il vit un monde fermé, bien protégé des dangers extérieurs, surtout des contacts des «personnes du sexe» (...)» Il s'agit ici du séminaire de Nicolet, maison fondatrice de celui de Saint-Hyacinthe. Cf. Nive VOISINE, *Louis-François Laflèche, deuxième évêque de Trois-Rivières*, T. 1, Saint-Hyacinthe, EDISEM, 1980, pp. 33-34.

#### IV. Fort penchant vers le milieu ecclésiastique

Pas étonnant donc de le voir fondre totalement et exclusivement dans le milieu ecclésiastique. Il ne se sent lui-même que dans ce cadre. Dans cet environnement on ne peut plus stable, où tout est constant, où chaque chose est à sa place, où rien n'est laissé au hasard, dans cet univers où chaque élément de la conception du monde repose sur une vérité absolue, il n'a pas à affronter l'inconnu, source d'insécurité et d'angoisse. Dans cette période de la vie qu'est l'adolescence et qui se caractérise par la recherche de son identité réelle et par le choix de références permanentes, Édouard-Charles Fabre opte sans aucune hésitation et de façon irréversible pour l'Église et le monde ecclésiastique.

D'ailleurs, très rapidement, une fois entré au séminaire sulpicien d'Issy-les-Moulineaux, près de Paris, à dix-sept ans, Fabre épouse le style de vie des prêtres: il se dépêche de porter la soutane et se fait tonsurer plus tôt que prévu, à sa propre demande. Même dans des comportements plus intimes, il adopte l'attitude traditionnelle du prêtre. C'est en effet dans ce but qu'il laisse ses parents seuls maîtres de décider de l'endroit où il ira faire sa théologie. Lorsque, entre Rome, Paris et Montréal, ils choisissent cette dernière ville, le séminariste leur répond:

(...) je n'avais pas voulu dire ce que je pensais là-dessus, parce que l'ecclésiastique doit toujours se soumettre à la volonté de ses supérieurs, et je voulais dès maintenant mettre cela en pratique<sup>53</sup>.

Déjà l'esprit de renoncement et de sacrifice propre à l'homme de Dieu l'habite. Ce passage révèle aussi un sentiment plus profond de refus des responsabilités, ce qui surprend d'un homme qui sera appelé à occuper le poste de direction d'un des plus importants diocèses d'Amérique.

Du reste, l'entrée officielle dans la famille cléricale n'est qu'une formalité pour lui, le jeune Canadien s'en considérant membre à part entière depuis déjà longtemps. En fait, à ses yeux, l'entrée au séminaire constitue la véritable et définitive consécration du lévite. Son impatience à porter la soutane en témoigne bien: dès qu'il le peut, il s'en procure une et la porte les dimanches avant même d'être au séminaire<sup>54</sup>. Et c'est avec grande fierté qu'il endosse son nouvel habit, dévoilant publiquement son allégeance profonde:

Depuis quelques jours je suis à Paris à cause de Monsieur Hudon, je porte soutane pour me promener avec lui, parce que j'ai l'air plus *respectable*<sup>55</sup>.

---

<sup>53</sup> Édouard-Charles à son père, le 14 juillet 1845.

<sup>54</sup> Édouard-Charles à son père, le 30 août 1844.



On voit l'importance qu'il y accorde. Enfin, les gens le reconnaîtront pour ce qu'il est. Ce n'est pas pour rien qu'il écrit à ses parents en juin 1846, peu avant son retour en terre canadienne: «J'arriverai à Montréal en soutane<sup>56</sup>.» Quelle émotion pour lui de finalement pouvoir exhiber à tous, et particulièrement aux siens, sa véritable personnalité.

Son identification au milieu clérical se confirme aussi par sa hâte de recevoir la tonsure:

Je le répète encore une fois, c'est avec plaisir que je vois arriver ce grand jour où je dois commencer à être compté au nombre des ecclésiastiques (...)<sup>57</sup>.

On ne peut douter de sa sincérité lorsqu'on apprend qu'il a insisté pour que, dans son cas, ce grand événement se fasse plus tôt qu'à l'habitude<sup>58</sup>. C'est d'ailleurs très rapidement après sa tonsure qu'il se met à signer: «E.-C. Fabre, eccl.<sup>59</sup>».

## V. Vision de la vocation sacerdotale

C'est que pour lui, la prêtrise constitue avant tout un état, bien plus qu'une profession ou qu'un métier. Dans toute sa conception de la vocation et du sacerdoce transpire cette vision du caractère exceptionnel du prêtre. Dès son entrée au séminaire, Fabre se considère membre de cette classe à part qu'est le clergé. Et c'est en fonction de cette sociabilité confraternelle qu'il mène toute son existence. Il baigne de façon constante dans un monde peuplé presque exclusivement d'ecclésiastiques. Depuis le retour de son père au Canada, ce sont eux qui représentent son seul lien de sociabilité dans la capitale française. Par conséquent, il n'est pas étonnant de le voir élaborer une conception de la vocation sacerdotale totalement inspirée du modèle clérical traditionnel.

En effet, sa vision de la vocation sacerdotale, à travers ses écrits de jeunesse, semble être en accord complet avec la vision cléricale de l'époque. A commencer par l'aspect surnaturel de cette vocation: ses propos laissent supposer une forte croyance en l'intervention directe de Dieu dans la destinée humaine. Pour le fils du libraire montréalais, il ne fait

---

<sup>55</sup> Édouard-Charles à son père, le 14 septembre 1844. C'est Édouard-Charles qui souligne. Philippe Boutry confirme cette conception du costume ecclésiastique: «Le jeune séminariste, lorsqu'il se revêt pour la première fois de l'habit de son état, se sépare des autres hommes (...) Le costume participe d'un refus du monde et de ses modes, au même titre que la tonsure (...).» Cf. Philippe BOUTRY, *Prêtres et paroisses*, p. 212.

<sup>56</sup> Édouard-Charles à son père, le 1<sup>er</sup> juin 1846.

<sup>57</sup> Édouard-Charles à sa mère, le 12 mai 1845.

<sup>58</sup> Ibidem.

<sup>59</sup> Édouard-Charles à son père, le 1<sup>er</sup> octobre 1845.

absolument aucun doute que la vocation relève avant tout du ressort divin. Elle résulte, dans son essence, d'un appel intime de Dieu au futur prêtre, comme il l'expose, pour une des rares fois, à son père dans une lettre de 1845 concernant son frère Hector. Édouard-Charles reproche ici à son père d'avoir tellement peur que son fils cadet ne suive la route de l'aîné qu'il risque de l'éloigner de la foi chrétienne et de le rendre impie:

Mon cher père, je suis désolé de ne pas avoir rencontré tes goûts, et surtout de voir les précautions que tu prends pour détourner Hector de toute espèce d'inclination de ce genre, c'est une chose que je remarque depuis que je suis en France par tes lettres, soit à mon oncle, soit à ma tante, soit à moi. Sois persuadé d'une chose, mon cher père, c'est que si Hector n'a pas vocation, il ne se fera pas prêtre, lors même qu'il ne vivrait qu'avec des prêtres, tandis que s'il a la vocation, ça percera à travers tous les obstacles<sup>60</sup>.

Cette citation est doublement éloquent. Tout d'abord, elle postule que, non seulement Dieu fait venir à la prêtrise qui il veut, mais en outre Il empêche d'y parvenir celui qu'Il n'appelle pas. Penser ainsi, c'est s'avancer à affirmer que tous les ministres de l'Église le sont uniquement par la volonté suprême de Dieu et que sans celle-ci, il est virtuellement impossible d'entrer dans la troupe des pêcheurs d'hommes. C'est faire fi d'une foule de vocations intéressées et de bien des réalités, comme la recherche d'un bien-être matériel ou le désir d'ascension sociale. Car d'après lui, on ne peut lier vocation et milieu. Le contexte socio-culturel, la famille, l'éducation sont pour peu de choses dans l'éclosion d'un tel sentiment. Même les sept années passées aux côtés des prêtres du collège n'y sont pour rien, comme il le confie à sa mère:

De tout temps j'ai aimé l'état ecclésiastique, toujours mon esprit a préféré cette situation à toute autre. Quand j'étais à Saint-Hyacinthe, on prétendait que j'avais ces idées là parce que j'étais toujours avec les prêtres, qu'elles changeraient bien si je voyais le monde<sup>61</sup>.

Dans sa vision de la vocation sacerdotale, Fabre néglige ou ignore un immense pan de l'histoire de l'Église, laquelle ne manqua jamais de prêtres sceptiques, voire incroyants, qui ne joignirent les rangs du clergé que par tradition, opportunité ou force<sup>62</sup>.

Édouard-Charles révèle ainsi son rejet de toute liberté humaine et son abandon total en la volonté divine. Il ne fait aucun doute ici que l'adolescent fait référence à son propre cas. Ce n'est plus l'homme qui décide, c'est Dieu qui choisit pour sa créature, et la seule intention droite ou attirance pour les choses de la religion ne peut suffire à faire un prêtre

---

<sup>60</sup> Édouard-Charles à son père, le 29 avril 1845.

<sup>61</sup> Édouard-Charles à sa mère, le 29 juin 1844. Lettre cité par Gérard PARIZEAU, *La chronique des Fabres*, Montréal, Fides, 1978, p. 41.

d'un homme. Dans ce sens, c'est encore de lui qu'il parle lorsqu'il dit que «lors même qu'il ne vivrait qu'avec des prêtres», un homme ne deviendrait pas prêtre sans l'accord de Dieu le Père. Édouard-Charles se justifie face à son propre père qui était contre sa vocation. Ce n'est pas sa faute s'il est prêtre, ce n'est pas non plus dû à l'influence de ses professeurs de Saint-Hyacinthe, c'est Dieu et Lui seul qui l'a voulu. Car la vocation n'est pas une question de goût ou d'attirance. Cela n'est pas suffisant, même si utile, pour accéder à la prêtrise, contrairement à ce que pense son père :

(...) tu ne considères mon entrée au séminaire que comme une affaire de goût et d'inclination, et non comme une affaire de vocation<sup>63</sup>.

Cette conception s'accorde parfaitement avec la vision cléricale du temps. Déjà les premiers auteurs de l'Église affirmait la réalité de l'appel de Dieu<sup>64</sup>. Cette idée ne fit que se confirmer avec les siècles, et il ne fait aucun doute qu'à l'époque où Édouard-Charles s'interroge sur sa destinée, le clergé, de façon générale, considère que pour recevoir dignement le sacrement de l'Ordre, il faut «(...) être appelé de Dieu (...)»<sup>65</sup>.

Les autres propos d'Édouard-Charles sur le concept de vocation concernent plus spécifiquement l'état de prêtre auquel il désire se consacrer, et se retrouvent épars dans sa correspondance de jeunesse. Encore là, il ne s'agit point de dissertation. Lorsqu'il fait mention de ces choses, c'est en passant, presque par accident. Néanmoins, il nous est impossible de distinguer quelques aspects de la conception personnelle qu'entretient Fabre sur la prêtrise.

A ses yeux, de toutes les fonctions et tâches dont les prêtres sont responsables, la confession apparaît nettement comme la plus importante.

---

<sup>62</sup> «On me force d'être ecclésiastique; on s'en repentira». Charles-Maurice Talleyrand-Périgord cité par André CASTELLO, *Talleyrand ou le cynisme*, Paris, Perrin, 1980, p. 9. Mais encore, dans la France du XVIII<sup>e</sup> siècle, «Les prélats étaient nombreux qui affichaient, outre la liberté de leurs moeurs et leur attrait pour les idées nouvelles, leur incrédulité. Quand, à la mort de Christophe de Beaumont, un parti puissant où les femmes jouaient un rôle essentiel poussa Loménie de Brienne à devenir archevêque de Paris, Louis XVI l'écarta en objectant: «Il faudrait au moins que l'archevêque de Paris crût en Dieu.» De même Dillon, archevêque de Narbonne, grand séducteur, grand chasseur, se plaignait de n'avoir jamais rencontré Dieu. Et bien d'autres...» Citation tirée de Jean-Denis BREDIN, *Sieyès, la clé de la Révolution française*, Paris, Fallois, 1988, p. 51.

<sup>63</sup> Édouard-Charles à son père, le 29 avril 1845.

<sup>64</sup> «La charge de l'enseignement du sacerdoce est une dignité d'une grandeur si admirable qu'il faut absolument le suffrage de Dieu pour n'élire que celui qui en est digne.» Saint Jean Chrysostome, cité par Jacques LOEW et Michel MESLIN, *Histoire de l'Église par elle-même*, Paris, Fayard, 1978, p. 27.

<sup>65</sup> *Le Grand Catéchisme de Québec*, Saint-Roch, J.A. Langlois, 1877, p. 84.

C'est de cet élément du ministère ecclésiastique qu'il parle le plus dans ses lettres. Le sacrement de pénitence prend ici l'image de la part la plus décisive de l'apostolat du prêtre catholique:

Ma chère mère, je compte toujours sur vos bonnes prières et sur celles d'Hortense, et maintenant plus j'avancerai dans les différents ordres ecclésiastiques plus j'en aurai besoin, parce que j'approcherai toujours de plus en plus de l'époque où il me faudra diriger les autres au confessionnal, et vous n'êtes pas sans savoir que le confessionnal est la partie du ministère sacerdotal la plus difficile et la plus redoutable<sup>66</sup>.

Paradoxalement, c'est aussi la tâche qu'il espère et qu'il appréhende le plus, comme le souligne bien son père:

Tu nous parles souvent du confessionnal, je crois que ça ne sera pas la partie la moins agréable du ministère pour toi, quoique ça soit la partie la plus difficile, n'est-ce pas<sup>67</sup>?

Gérard Parizeau confirme l'intérêt de Fabre pour cette tâche en affirmant que l'archevêque n'a rien connu de la vraie vie au cours de sa jeunesse, mais qu'elle lui fut révélée par les longues heures passées dans le confessionnal à écouter les fidèles lui raconter leurs fautes et leurs malheurs<sup>68</sup>.

Cette vision de l'apostolat du prêtre et de la vie à travers le confessionnal est typique d'une certaine conception du monde propre à la pensée catholique issue du Moyen-Âge et du Concile de Trente, et qui faisait encore l'unanimité dans le monde religieux bas-canadien<sup>69</sup>. Une sombre définition de la vie s'en dégage: un monde peuplé de pièges et de tentations qui guettent constamment le fidèle; une existence où ne comptent véritablement que les choses de l'esprit, le reste n'étant que futilité<sup>70</sup>. Et

---

<sup>66</sup> Édouard-Charles à sa mère, le 12 décembre 1845.

<sup>67</sup> Édouard-Raymond à Édouard-Charles, le 13 juin 1845. Dans son ouvrage sur la sexualité et la confession, Serge Gagnon parle de «la difficile tâche du confesseur (...) Écouter les confidences des jeunes, des adultes, des femmes, les interroger pour préciser la nature et les circonstances des actes décrits comme peccamineux, tenter de débusquer le souvenir d'une conduite que le pénitent honteux cherche à dissimuler, tel est bien cet acte du confesseur qui doit posséder autant de tact que de maîtrise en soi. Esposés des heures durant aux confidences de tout un chacun, certains se dégoûtent à jamais du ministère paroissial». Serge GAGNON, *Plaisir d'amour et crainte de Dieu. Sexualité et confession au Bas-Canada*, Sainte-Foy, PUL, 1990, p. 106.

<sup>68</sup> Gérard PARIZEAU, *La chronique des Fabres*, p. 41. En constatant cette attirance pour le sacrement de pénitence chez Édouard-Charles Fabre, on ne peut s'empêcher de penser au plus grand apôtre du confessionnal qui vécut à la même époque: Jean-Marie Vianney, le Curé d'Ars.

<sup>69</sup> Philippe Boutry souligne en effet ce rôle central du sacrement de pénitence dans la vie spirituelle catholique au XIX<sup>e</sup> siècle. Cf. Philippe BOUTRY, *Prêtres et paroisses*, p. 377.

c'est exactement cette perception du monde que partage Édouard-Charles avant même de faire son entrée dans le corps ecclésiastique, comme il l'écrit à Mgr Bourget en 1844:

J'ai vu à Paris des personnes respectables, mais j'ai été forcé de voir quelques fois aussi des personnes dont la conduite était très mauvaise, mais surtout dont la conversation était très peu décente. Dieu, dans sa bonté divine, m'a prêté un bras favorable, il ne m'a pas laissé succomber, j'ose espérer qu'avec le secours de la grâce, les seize mois que j'ai passés à Paris m'apprendront à me tenir sur mes gardes<sup>71</sup>.

Aussi, un aspect de contrition, de rigorisme se dégage de la vie de Fabre. Sa vision du monde profane est noire et peu réjouissante. La joie de vivre, à prime abord, il ne la connaît pas, il ne la trouve que dans le ministère ou dans l'univers ecclésiastique. D'ailleurs ne rejette-t-il pas la danse et le théâtre, lesquels font partie des dangers inhérents à la vie sur terre? Le sacrement de pénitence prend alors toute son importance dans un univers où les occasions de pécher sont multipliées. Ainsi écrit-il à sa mère lors de la mort de son oncle Adolphe: «Heureusement qu'il a pu se confesser avant de mourir<sup>72</sup>.» Dans la vision qu'il a du christianisme et de la prêtrise, Fabre ne fait que renvoyer l'image traditionnelle que s'en fait le clergé catholique, car «(...) la majorité des curés prêchent une religion de crainte. Le jugement de Dieu, l'enfer, le sacrilège, le péché hantent leur pensée. La discipline morale importe avant tout: *examiner sa conscience et se confesser, voilà l'essentiel de la vie chrétienne*. L'accent est encore mis sur la vertu et si l'on n'est pas vertueux on ne peut s'approcher des sacrements<sup>73</sup>».

Au total, la vision que Fabre a du monde est essentiellement dualiste, l'humanité étant strictement divisée en deux: il y a l'Église et le siècle, il y a le clergé et les laïcs. C'est pourquoi Fabre renonce totalement au monde qu'il juge mauvais et futile. En réalité, plus qu'à un

---

<sup>70</sup> La prédication sulpicienne du XIX<sup>e</sup> siècle allait bien dans ce sens: «Le plus grand nombre doit habiter cette mer orageuse très agitée par mille vents contraires où ceux qui y voguent se font une étude, un art, un plaisir de s'entraîner mutuellement dans le commun naufrage, cette région contagieuse où l'on respire un air empesté, où chacun tâche de communiquer aux autres le venin qui le dévore. Le monde est le théâtre de toutes les passions. Il abrite un amas d'impies et de libertins qui refusent de croire les vérités de l'Évangile parce qu'elles combattent leurs passions. Il n'abrite que quelques justes en son sein qui ne participent pas à sa perversité.» Cf. Louis ROUSSEAU, *La prédication à Montréal de 1800 à 1830. Approche religieuse*, Montréal, Fides, 1976, p. 208. Jean Delumeau parle avec beaucoup de justesse d'une «religion de l'anxiété». Cf. Jean DELUMEAU, *Le péché et la peur: la culpabilisation en Occident (XIII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup>)*, Paris, Fayard, 1983, p. 9.

<sup>71</sup> Édouard-Charles à Mgr Bourget, le 29 juillet 1844.

<sup>72</sup> Édouard-Charles à sa mère, le 28 octobre 1843.

renoncement, c'est à une fuite que l'on assiste. Toujours, Fabre a considéré l'Église comme un refuge, comme un îlot à l'abri des tempêtes qui secouent le monde laïc. Ce n'est qu'en compagnie d'autres prêtres qu'il se sent bien. Pour lui, l'institution ecclésiastique est un ghetto sûr, un univers reclus qu'il désire rejoindre le plus rapidement possible.

Le refus du monde, le mépris du siècle déterminent, pour les prêtres comme pour les fidèles, un ensemble d'attitudes individuelles et collectives: ils constituent le fondement d'une sociabilité particulière: celle des clercs<sup>74</sup>.

C'est cette conception de la vie qu'épouse Édouard-Charles Fabre et qui détermine désormais son comportement. Il opte pour ce style et cet idéal de vie dès sa jeunesse: sûrement très tôt à Paris, probablement dès avant son départ de Saint-Hyacinthe.

## Conclusion

Dans l'imaginaire catholique, l'idéal de l'appel à la vocation est souvent représenté par saint Paul ébloui sur le chemin de Damas: tout se joue en un éclair, l'âme se rend sans questionnement. Assurément, là ne fut pas le cheminement du jeune Fabre. Chez lui, la vocation apparaît sans coup, sans révélation soudaine. Tout se fait en douceur, presque imperceptiblement, à force de baigner dans une atmosphère cléricale. A Saint-Hyacinthe, si rien n'est décidé, le penchant se devine. A Paris, la question se pose clairement très tôt. Il apparaît que la dernière année mascoutaine, dont on ignore tout, fut décisive à cet égard.

De ce cheminement de Fabre vers le sacerdoce se dégage deux éléments fondamentaux. Tout d'abord le rôle indéniable joué par la sociabilité confraternelle. Ses années au collège de Saint-Hyacinthe l'ont plongé dans la société et la mentalité cléricales. Jamais il ne quittera cet univers fait sur mesure pour lui et auquel il empruntera l'essentiel de sa pensée et de sa vision du monde. Même dans une ville comme Paris, surtout dans cet environnement en fait, il recherche la présence des ecclésiastiques. Avant même d'être au séminaire, Fabre se sentait l'un deux.

---

<sup>73</sup> Christiane MARCILHACY, *Le diocèse d'Orléans au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Sirez, 1964, p. 250. J'ai pris la liberté de mettre une partie de cette citation en italiques pour en souligner l'importance chez Fabre. Philippe Boutry souligne aussi cette vision cléricale négative: «(...) la vie est un combat entre le bien et le mal, en direction du salut éternel et par terreur de la damnation, combat dont le confesseur possède les clefs.» Cf. Philippe BOUTRY, *Prêtres et paroisses*, p. 378. Cette citation résume fidèlement la conception qu'Édouard-Charles Fabre se fait de la vie.

<sup>74</sup> Philippe BOUTRY, *Prêtres et paroisses*, pp. 185-186.

Et cette attitude est révélatrice d'un autre facteur déterminant dans l'adhésion de Fabre au sacerdoce: l'inquiétude. Tout son comportement dénonce cette insécurité dans laquelle le place la société profane. Son refus du monde résulte essentiellement d'un sentiment d'incompréhension et de crainte face à un univers qu'il ne sait comment aborder. Sa vision pessimiste et dualiste de l'humanité est sans aucun doute tributaire de cette crainte du péché propre au clergé du XIX<sup>e</sup> siècle, et débouche sur une obsession du mal qui se révèle déjà chez le collégien de Saint-Hyacinthe: «Je ne sais pas s'il convient que j'écrive à Julie Leblond lorsqu'elle sera mariée» écrit-il à propos de sa cousine en 1842<sup>75</sup>. En face de tels dilemmes et de tant de dangers, Fabre a préféré ne procéder qu'à un seul choix: l'Église. En son sein, nulle crainte d'errer, aucune faiblesse possible. Choisir l'Église, c'était choisir le salut à coup sûr; devenir membre du clergé, c'était s'assurer un passage direct à la miséricorde divine. En embrassant l'état ecclésiastique, Fabre se séparait d'une liberté trop dangereuse. En se détachant des autres hommes, il évitait de partager leurs angoisses, leur errance, et laissait Dieu, et l'Église, décider de tout pour le reste de sa vie.

---

<sup>75</sup> Édouard-Charles à sa mère, le 24 avril 1842.